

Revue de presse sélective Les Créatives 2017

<i>Les Créatives font dialoguer et chanter les féminismes, Le Courrier</i>	2
<i>Les Créatives, festival du féminisme pluriel, Tribune de genève</i>	4
<i>Les femmes prennent la rue, Le Courrier</i>	5
<i>Art et politique déclarent la guerre au sexisme, Tribune de genève</i>	8
<i>MLF sur les rails, Femina</i>	14
<i>Trois musiciennes au coeur de la scène genevoise, Tribune de genève</i>	15
<i>Sandor, un comte d'hiver, Le Temps</i>	22
<i>Vibrations noires de La Dame Blanche, Le Courrier</i>	23
<i>Mélissa Laveaux, rock d'Haïti aux Créatives, Tribune de genève</i>	25
<i>Musicales et militantes, Les Créatives cartonnent, Tribune de genève</i>	26
<i>L'époustouflante programmation du festival 100% féminin Les Créatives, Konbini</i>	27
<i>Le monde balance #metoo, les femmes font swinguer Les Créatives, Tribune de genève</i>	28

Le festival dédié à la création au féminin prend de l'ampleur. Sa 13^e édition essaime à travers la Suisse, résonne des cultures urbaines et débat des oppressions de genre

Les Créatives font dialoguer et chanter les féminismes

Casey l'insoumise. La rappeuse française d'ascendance martiniquaise questionne depuis plus de vingt ans toutes les dominations, masculine ou coloniale.
EDWIGE HAMBEN



RODERIC MOUNIR

Festival ► «Quand je suis arrivée en Suisse, j'étais la seule fille noire de ma classe. Je me suis dit que je devais y consacrer une chanson.» Hier soir, à la Gravière, la rappeuse bâloise d'origine dominicaine La Nefera a conclu par ses rimes la présentation à la presse du programme des Créatives. La 13^e édition du festival effectue une mutation sur la forme comme sur le fond. Féminin et féministe, pluridisciplinaire et multiculturel, il a

pour fil rouge les cultures urbaines. Du 10 au 26 novembre, il essaiera dans tout le canton de Genève et jusqu'à Berne et Bâle en passant par Nyon, Morges et Lausanne.

Inverser la tendance

Expansion géographique, approfondissement thématique, c'est une équipe agrandie qui veut faire du festival, à l'origine strictement musical, créé par Cyrille Schnyder Masméjan – qui passera la main en 2018 – un carrefour des féminismes et une plate-

forme de promotion artistique. «Quand j'ai créé le festival, on ne parlait pas autant de féminisme dans la culture, explique Cyrille Schnyder Masméjan, directrice des Spectacles onésiens. Moi-même, je ne me posais pas la question dans mon job de programmatrice. Mais en constatant la sous-représentation des femmes sur scène, je suis devenue proactive.»

En 2005, Les Créatives voient le jour dans le cadre de la saison onésienne, avec pour objectif

d'inverser la tendance (7% de femmes dans les festivals et les orchestres, 5 à 10% d'instrumentistes féminines dans les musiques actuelles, selon les statistiques suisses récentes). Dominique Rovini, programmatrice à la Gravière, gère désormais la programmation musicale tandis qu'Anne-Claire Adet, du FIFDH, organise les tables rondes, projections et expos.

Féminisme et antiracisme

Pas moins de 36 concerts sont prévus. Et non des moindres: le hip hop urbain de La Dame Blanche, multi-instrumentiste cubaine (le 10 novembre à la Gravière), la pop synthétique et cathartique de l'Étatsunienne Zola Jesus (Gravière, le 12), la révélation pop française Juliette Armanet (Chat Noir, le 17), la folkeuse haïtienne Mélissa Laveaux (Epicentre, le 18), la Californienne «art-pop» Julia Holter et la percussionniste japonaise Mikodi Takada (Alhambra, le 22), la Nigériane Ayo (Beausobre, le 22), la rockeuse Shannon Wright et le groupe genevois Massicot (Gravière, le 23), les rappeuses Casey et KT Gorique (Gravière, le 24), les Capverdiennes Elida Almeida et Lura (salle communale d'Onex, le 24), la oudiste syrienne Waed Bouhassoun (temple de Nyon, le 25) et la clôture electro soul hip hop – même lieu, le 25 – avec la Kényane Muthoni Drummer

Queen et les Suissesses Flèche Love et Danitsa.

De quoi satisfaire tous les goûts. Les Créatives noueront le dialogue entre artistes et activistes: deux tables rondes auront pour thème «féminisme et antiracisme dans les culture urbaines», avec le collectif Faites des vagues, et «identités féminines afropéennes face aux violences publiques», avec l'agenda afrocaribéen Azanya.ch. *Street artist* étatsunienne engagée contre le harcèlement de rue, Tatyana Fazlalizadeh exposera sur les façades de l'Usine son travail *Stop Telling Women to Smile* («ne dites pas aux femmes de sourire») et participera à un débat au Café des Volontaires, le 13 novembre.

Des lectures de Mélanie Chappuis, Lola Lafon, Aude Seigne et Catherine Safonoff, une conférence performative des Indociles, un dialogue intergénérationnel entre féministes historiques et Marche des salopes (Slutwalk), une expo itinérante d'images et slogans du MLF des années 1970, des films de la pionnière valaisanne Carole Roussopoulos ou encore la danse urbaine de Marion Motin, chorégraphe de Stromae et Christine and the Queens, complètent ce programme pléthorique, festif et militant. |

Du 10 au 26 novembre à Genève, Nyon, Morges, Lausanne, Berne et Bâle.

www.lescreatives.ch

Les Créatives, festival du féminisme pluriel

Musique et idées

Concerts pop et débats de société seront au cœur de la 13^e édition, du 10 au 26 novembre

Equipe renouvelée, ambition affirmée: nouvelle identité! Bienvenue aux Créatives, le rendez-vous des «féminismes pluriels».

Pour sa 13^e édition, du 10 au 26 novembre, le fameux festival né à Onex revoit sa copie de fond en comble. On y allait essentiellement pour les concerts, sans trop savoir ce qui s'y tramait de plus? La manifestation, qui joue depuis un certain temps déjà hors de sa commune d'origine, voit désormais plus grand. Et plus fort.

Du Manège à l'Usine, avec des ramifications jusqu'à Bâle et Berne pour quelques soirées de plus, Les Créatives affirment avec enthousiasme leur idée d'origine: faire un festival musical uniquement consacré aux artistes féminines certes, mais avec le débat d'idées qui va avec. Et plus question de faire passer les tables rondes après les concerts.

En vrac, cela donne, tel qu'annoncé hier, des concerts de pointe, 36 propositions au total, dont cette soirée phare avec Julia Holter, inclassable chanteuse californienne qui fait vibrer la dernière actualité pop. A suivre à l'Alhambra le 22 novembre, avec la percussionniste japonaise Midori Takada, 66 ans, icône du minimalisme. Deux figures franches qui entraînent à leur suite d'autres musiciennes carrément plus militantes, telles la rappeuse française Casey. Ou, de Genève, Flèche Love, Amina Cadelli de son vrai nom: émancipée de Kadebostany, cette fascinante vocaliste ré-

vèle des fastes d'électronique irisée.

En vis-à-vis, on l'a dit, ce sont les tables rondes, dont cette discussion autour de l'«afropéanité», avec, entre autres vedettes du débat sur le métissage, l'universitaire Maboula Soumahoro et la journaliste Rokhaya Diallo. Les luttes féministes se sont-elles transformées, depuis le déclin des années 1970? Rina Nissim, naturopathe fameuse et féministe de la première heure, y répondra également avec d'autres femmes.

Alors oui, Les Créatives se transforment. Musicalement, voilà un mélange entre découvertes locales et internationales, coiffé de plusieurs vedettes - Melissa Lavaux encore, le 18 novembre à l'Epicentre. Le festival se taille un habit de première classe, qui fait de lui un concurrent potentiel pour La Bâtie et Antigél.

Sans oublier les volets cinéma, littérature et danse - dont Marion Mottin, chorégraphe pour Christine & The Queen et Stromae, à Onex les 22 et 23 novembre. Concernant les échanges d'idées, la manifestation se fait l'écho des

problématiques actuelles: celles des «féminismes pluriels». Avec des guillemets, le temps qu'on adopte le terme, car là aussi, les choses changent.

Il n'y a plus un, mais des féminismes, selon l'appartenance culturelle ou sociale, selon le mode de vie aussi, rappellent les programmatrices Dominique Rovini et Anne-Claire Adet, l'une en charge des concerts, l'autre des tables rondes.

Les deux jeunes femmes prennent la suite de Cyrille Schnyder Masméjan, fondatrice du festival et directrice en partance. En 2018, une nouvelle tête la remplacera. Nées en marge du Service de la culture d'Onex, Les Créatives seront dès lors gérées par une association indépendante, et pourront se développer plus encore à l'échelle nationale, comme le souhaitent les organisateurs.

Fabrice Gottraux

Les Créatives du 10 au 26 nov, divers lieux, tables rondes, musique, danse, cinéma. Infos: lescreatives.ch



Anne-Claire Adet (à gauche) et Dominique Rovini, programmatrices du festival Les Créatives. LUCIEN FORTUNATI

L'artiste étasunienne Tatyana Fazlalizadeh expose en ce moment, à Genève, ses portraits de femmes qu'elle accompagne de messages interpellant les harceleurs. Interview

LES FEMMES PRENNENT LA RUE

PROPOS RECUEILLIS PAR
SELVER KABACALMAN

Exposition ► Avec son projet *Stop Telling Women to Smile* («Ne dites pas aux femmes de sourire»), Tatyana Fazlalizadeh dénonce le harcèlement de rue. Ses portraits dessinés de femmes, qu'elle colle sur les murs, s'accompagnent de messages s'adressant directement aux harceleurs, comme «Harceler les femmes ne prouvent pas votre masculinité» ou «Les hommes ne possèdent pas les rues». Elle expose dès aujourd'hui et jusqu'au 26 novembre sur les façades de l'Usine, à Genève, dans le cadre du festival Les Créatives. Interview avec l'artiste, en direct de New York.

Comment cette aventure a-t-elle commencé?

Tatyana Fazlalizadeh: Le projet a débuté il y a cinq ans environ, à Brooklyn, New York, là où je vis. Je voulais travailler autour du harcèlement de rue car j'en ai fait l'expérience pendant des années. En tant qu'artiste, j'ai toujours dessiné des portraits. Et là, j'ai décidé d'afficher dans la rue, là où le harcèlement se produit le plus souvent. Il y a cinq ans, j'ai voyagé à travers les États-Unis et dans des villes hors du pays pour interviewer des femmes, parler de leurs expériences de harcèlement, dessiner leurs portraits pour ensuite afficher le fruit de ce travail dans leurs quartiers et communautés respectifs.

Comment les avez-vous choisies?

Je choisis des femmes dont j'es-

time que l'histoire est importante à raconter et à amplifier. Des femmes qui, normalement, ne sont pas représentées dans l'art ou les médias. Ce sont des femmes de couleur, noires, handicapées, jeunes, plus âgées, etc. Une vraie variété de femmes. Car j'ai réalisé que le harcèlement de rue ne se produisait pas sous une seule forme ou sur un type de personne en particulier.

Est-il nécessaire d'accompagner leurs portraits de messages?

Je questionne des phénomènes que nous avons intégrés comme étant normaux. Mais ce n'est ni normal ni acceptable. La violence n'est pas que physique. Siffler une femme dans la rue est une forme d'abus également. Il faut le dénoncer, tenir les hommes pour responsables. Ces remarques grossières sont présentes dans chacune des parties de nos vies et de notre société. C'est difficile à relever parfois. C'est ce que mon travail essaie de faire en tout cas: de pointer du doigt les hommes, de leur dire: «Vous faites ça, arrêtez de le faire».

Le format de vos affiches est souvent imposant. Un moyen de marquer la présence des femmes dans l'espace urbain?

Oui, pour reprendre la rue aux hommes, récupérer cet espace comme étant le nôtre aussi. Dire que nous avons une place ici, que nous devrions nous sentir à l'aise et en sécurité dans l'espace public. Je récupère en quelque sorte ce bout du mur, cette rue, ce coin pour que les femmes s'y sentent à l'aise.

Ciblez-vous des lieux particuliers?

J'affiche dans des endroits où il y a beaucoup de passants, et donc des lieux où des femmes ont probablement expérimenté le harcèlement.

Comment peut-on sécuriser l'espace public pour les femmes?

Cela peut commencer en partageant nos histoires, en tenant les hommes pour responsables de leurs actes. Je ne veux pas nécessairement les criminaliser, mais il s'agit de les forcer à se confronter à leurs comportements et à en changer.

Avez-vous des retours du public masculin?

Oui. La plupart des hommes rejettent mon projet. Je leur dis que la façon dont ils se comportent, dont ils ont été socialisés, n'est pas acceptable. Or ils ont eu ce type de comportement pendant la plus grande partie de leur vie, alors, bien sûr, ils se défendent, disent que ce n'est pas vrai. Si ça ne l'était pas, ce projet ne serait pas nécessaire.

Pensez-vous que la nouvelle génération soit plus attentive à ses droits? Ou simplement y a-t-il moins de tolérance qu'avant à la violence à l'égard des femmes?

Les deux. Les jeunes femmes sont effectivement moins tolérantes. Mais il y a aussi plus d'espaces d'expression et d'opportunité aujourd'hui. Les communautés en ligne et les réseaux sociaux sont très importants. Ils

permettent aux femmes d'avoir une voix, de partager, de trouver des soutiens. Les femmes ont toujours combattu le harcèlement, c'est juste plus visible aujourd'hui grâce à internet.

«La plupart des hommes

rejetent mon projet»

Tatyana Fazlalizadeh

Vous exposez à Genève dans un lieu emblématique de la culture alternative. Constatez-vous une différence de perception et de pratiques dans les milieux alternatifs?

Dans une société misogyne et patriarcale comme la nôtre, le

harcèlement sexuel est partout où des hommes sont impliqués. Peu importe le cercle dans lequel vous vous trouvez. Certains espaces permettent de le combattre davantage, car la volonté de changement est plus manifeste. |

Site du projet: <http://stoptellingwomentosmile.com>. L'exposition est soutenue par le Service Agenda 21 de la Ville de Genève.

PLUS DE FEMMES AU POUVOIR

Que pensez-vous du mouvement #moiaussi?

Ce hashtag fait beaucoup de bien. En même temps, il peut créer un malaise chez des femmes qui ont subi une agression sexuelle et qui ne veulent pas nécessairement partager leur expérience. Voir déballées toutes ces histoires peut causer de la détresse. Cette campagne me touche évidemment. J'ai vécu du harcèlement de rue, comme la plupart des autres femmes. Mais il faut faire plus que raconter nos histoires encore et encore. Il faut que les hommes réalisent qu'ils sont complices de cette situation et de la manière dont les femmes sont maltraitées. J'espère qu'il y

aura une suite à ces hashtags. C'est en tout cas un bon début.

Après l'affaire Weinstein, Hollywood affirme vouloir changer ses pratiques. Pensez-vous que cela soit possible dans une industrie dominée par les hommes?

Je l'espère. La campagne #moiaussi et l'affaire Weinstein font qu'ils ne peuvent plus cacher ce genre de comportements. Weinstein a eu un pouvoir énorme dans l'industrie du divertissement en créant beaucoup d'emplois. Avec plus de femmes à des postes de pouvoir, il y aura probablement moins de cas de harcèlement sexuel. PROPOS RECUEILLIS PAR SKN

LE FESTIVAL DES FÉMINISMES

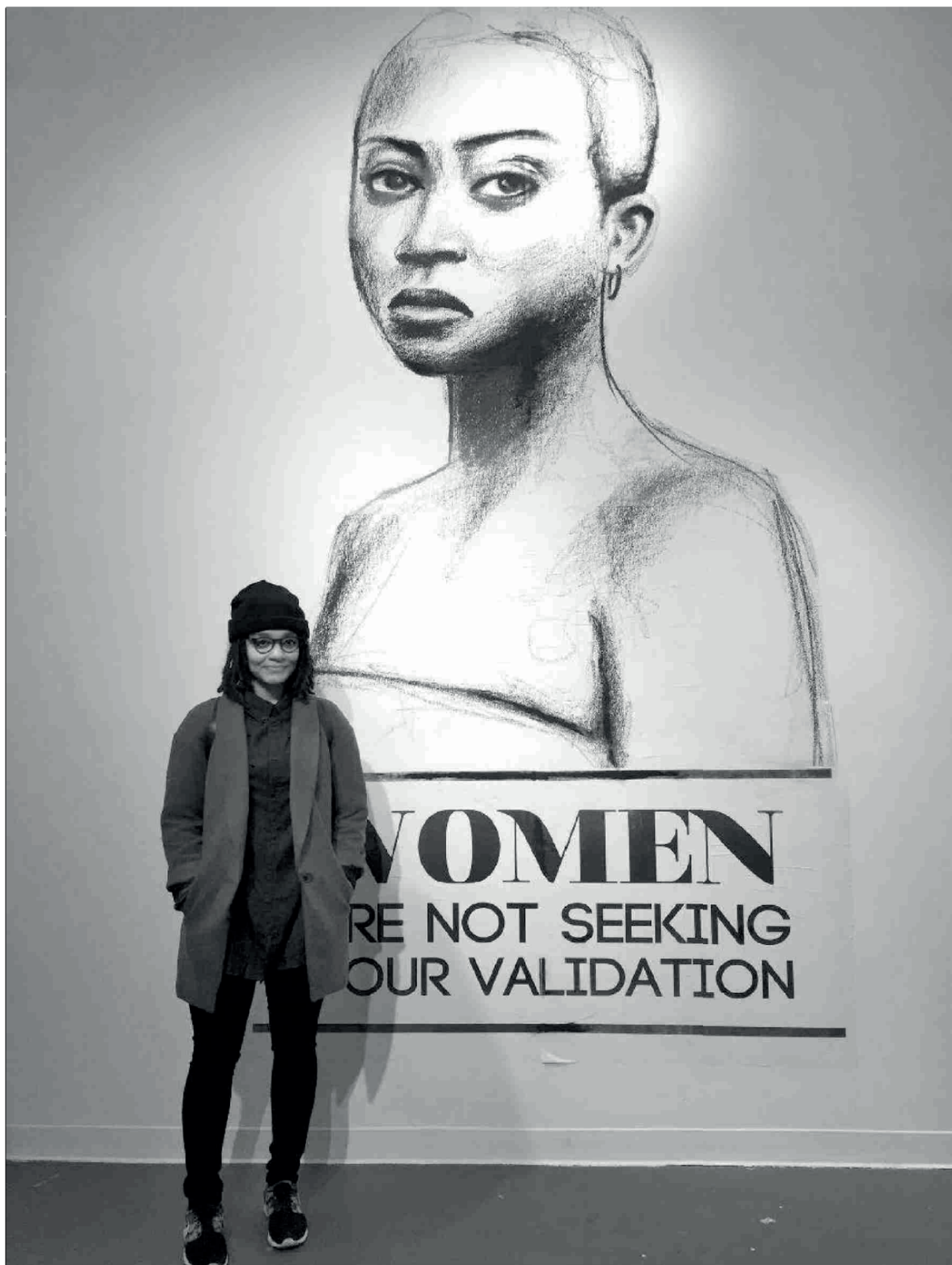
Les Créatives, festival féminin et féministe, continuent de présenter des artistes et activistes femmes provenant des quatre coins du monde. La riche programmation musicale de cette 13^e édition (*Le Courrier* du 11 octobre 2017) se double d'un volet thématique étoffé par des expositions, discussions, lectures et tables rondes éparpillées sur le territoire genevois. «Nous avons voulu faire dialoguer les artistes et les activistes», explique Anne-Claire Adet, programmatrice du festival.

Une table ronde se déroulera ce soir au Café des Volontaires. Il portera sur le harcèlement de rue en présence de l'artiste américaine Tatyana Fazlalizadeh (lire ci-dessus). Deux autres débats auront pour thèmes «Féminisme et antiracisme dans les cultures urbaines» (23 novembre, Le Ma-

nège) et «Identités féminines afropéennes face aux violences publiques» (25 novembre, Le Manège). «Maboula Soumaharo, de l'université de Tours, figure de proue sur cette question, sera présente», souligne Anne-Claire Adet.

Côté exposition, le collectif Les Indociles propose un itinéraire chronologique à bord d'un tram monochrome rose. Celui-ci contient une exposition, visuelle et sonore, reliant l'année 1971, date du droit de vote des femmes en Suisse, à aujourd'hui, en passant par les débuts du Mouvement genevois de libération des femmes. Enfin, à la galerie Papier Gras, il sera possible d'admirer le travail de la bédéiste suisse Anna Sommer. Le festival se déroule jusqu'au 26 novembre. SKN

Plus d'infos sur: www.lescreatives.ch



**Tatyana
Fazlalizadeh:**
«Je ne veux
pas nécessairement
criminaliser les
hommes, mais
il s'agit de les
forcer à se
confronter à
leurs comporte-
ments et à
en changer.»

DR

Art et politique déclarent la guerre au sexisme

Harcèlement Tatyana Fazlalizadeh et Sandrine Salerno usent de l' affiche contre la discrimination. Interview croisée.

Retour

Art et politique déclarent la guerre au sexisme

L'artiste de rue américaine Tatyana Fazlalizadeh et la magistrate genevoise Sandrine Salerno usent de l'affiche contre la discrimination.



Art et politique déclarent la guerre au sexisme Le 12 novembre 2017, installation de posters tirés du projet « Stop telling women to smile » et réalisés par l'artiste américaine Tatyana Fazlalizadeh contre le harcèlement de rue sur les murs de l'Usine, dans le cadre du Festival les Créatives. Image: Magali Girardin (8 Images)

Par Irène Languin @Gazonee Mis à jour il y a 31 minutes

L'une est une artiste de rue américaine qui placarde depuis cinq ans, dans le cadre de son projet Stop telling women to smile, des portraits de femmes dans l'espace public pour dénoncer le harcèlement de rue. L'autre est une magistrate de la Ville de Genève engagée depuis toujours pour la promotion de l'égalité. La première expose dès aujourd'hui ses monumentaux posters sur les murs de l'Usine dans le cadre du festival Les Créatives. C'est sous l'égide de la seconde que sera lancée par le biais d'affiches, le 15 novembre, une campagne de sensibilisation sur la notion du consentement intitulée Ça veut dire non. Lundi soir, Tatyana Fazlalizadeh et Sandrine Salerno participent toutes deux à une table ronde autour de la thématique du harcèlement. Interview à la croisée de l'art et de la politique.

Comment est né « Stop telling women to smile », Tatyana?

Tatyana Fazlalizadeh (T.F.) : Ce projet est basé sur ma propre expérience du harcèlement de rue. J' ai rencontré, aux États - Unis, au Mexique et en Europe, des femmes qui en étaient victimes. Je les ai dessinées et j' ai ajouté, en dessous, ce qu' elles avaient à dire aux hommes qui les importunent. Ces portraits et citations ont été affichés dans l' espace public. L' idée est que tous se confrontent avec ces visages et ces voix dans le lieu où se font les violences.

Sandrine Salerno (S.S.) : Ce projet est intéressant. D' abord, parce qu' il interpelle de façon visible. Ensuite, il permet de thématiser la question de la violence faite aux femmes, en créant un support pour discuter des propos sexistes et des agressions verbales ou physiques.

Qu' est - ce que cela signifie de demander à une femme de sourire?

T.F. : Demander aux femmes d' avoir l' air heureuses et jolies pour le plaisir des hommes est très empreint de sexisme. C' est contraindre leur être et leurs émotions. C' est pourquoi les femmes de mes portraits ont une mine sévère, comme lorsqu' elles se font aborder contre leur gré dans la rue.

« Ça veut dire non » utilise aussi la rue et des phrases.

S.S. : Oui, les affiches sont notamment diffusées dans l' espace public. À l' origine, cette campagne que nous coordonnons depuis trois ans a été imaginée par des jeunes filles dans les établissements scolaires post - obligatoires, victimes de propos et de gestes déplacés. L' intérêt de la démarche est de n' avoir pas été conçue par un acteur public. Les phrases font écho à des choses qu' on peut avoir entendues. Elles dépassent le slogan et permettent de recontextualiser son propre vécu.

Comment désapprendre le sexisme?

T.F. : D' abord il faut reconnaître qu' on est sexiste, ce qui est très difficile pour certains hommes. Après, il faut écouter la parole des femmes et lui donner du crédit. Les harceleurs doivent comprendre que leur comportement est inacceptable et qu' être sexiste, c' est contribuer à une société qui maltraite les femmes.

S.S. : C' est compliqué car notre société fonctionne sur le stéréotype, lequel entraîne, en pointant la différenciation avec l' autre, la discrimination. La diversité, qui peut être positive, est très rarement considérée comme un atout mais plutôt comme une difficulté. Le travail de Tatyana comme celui qu' on fait en Ville repose sur le principe d' une égalité entre les hommes et les femmes. Or le pouvoir reste très masculin. Le sexisme procède d' une vision de la société où il n' y a pas d' égalité de droits.

Est - ce que la violence envers les femmes est minimisée?

T.F. : Oui. Non seulement minimisée, mais banalisée. On l' accepte sans se poser de questions. En tant qu' artiste, ce projet est ma façon d' exprimer mon désaccord.

S.S. : Ces violences sont banalisées, voire ridiculisées. Elles deviennent acceptables parce qu' elles font partie de l' ordinaire. C' est d' autant plus difficile pour les victimes de les dénoncer.

Articuler les discriminations de genre avec d' autres formes de discriminations fait - il sens?

T.F. : C' est essentiel car elles se recouvrent. En tant que femme noire, j' expérimente non seulement le sexisme

mais aussi le racisme. D'autres sont harcelées parce qu'elles sont femmes et gays. L'identité de la femme dans son ensemble est maltraitée.

S.S. : Oui, c'est d'ailleurs ce que fait la Ville depuis dix ans. Toutes les études faites sur la discrimination démontrent qu'elle s'appuie souvent sur plusieurs angles. On est rarement uniquement homophobe, par exemple. Lorsqu'on nie le droit aux autres d'aimer qui ils veulent, on a souvent aussi un biais sur les enjeux d'égalité, de couleur de peau ou de religion.

Comment l'art peut-il être une réponse au harcèlement?

S.S. : C'est un médium qui touche beaucoup de monde, d'une autre manière qu'un discours politique, contre lequel on peut être hostile de prime abord. Le premier rôle de la culture est celui de la cohésion sociale. L'artiste doit questionner la norme et les rapports sociaux, y compris en démocratie. Toutefois, l'action doit être menée dans tous les tissus de la société. Car le harcèlement s'opère aussi sur le lieu de travail ou dans l'espace privé. Il doit y avoir une prise de conscience, à la fois individuelle et collective.

T.F. : Lutter contre le harcèlement, c'est essayer de changer de culture, dans le sens où il est aujourd'hui culturellement accepté de maltraiter une femme. L'art est constitutif de la culture et à ce titre a une mission très particulière à mener lorsqu'il s'agit de se battre pour les droits humains. Il peut agir là où la politique est impuissante.

Qu'espérez-vous à long terme?

T.F. : Que le harcèlement de rue disparaisse! Mon œuvre n'y suffira évidemment pas, mais je pense qu'elle contribue à un mouvement actuellement très fort qui essaie de changer la société.

S.S. : Depuis dix ans, on a bien progressé. On a mis en place des outils, un cadre, une réflexion méthodique avec des acteurs publics et privés qui repose sur des fondamentaux solides. Les choses se font aujourd'hui de façon plus accélérée et immédiate qu'il y a trente ans. On ne changera pas tout du jour en lendemain, il y a encore des résistances mais on peut réussir à faire évoluer les comportements, d'autant que la parole se libère.

Harcèlement: identifier, visibiliser, résister Table ronde le lundi 13 novembre à 18 h 30 au Café des Volontaires, 26, rue de la Coulouvrenière. www.lescreatives.ch (TDG)

Créé: 12.11.2017, 18h58

Par Irène Languin @Gazonee



L'Américaine Tatyana Fazlalizadeh est artiste de rue. (Image: DR)



Sandrine Salerno est conseillère administrative en Ville de Genève. (Image: Georges Cabrera)



Le 12 novembre 2017, installation de posters tirés du projet « Stop telling women to smile » et réalisés par l'artiste américaine Tatyana Fazlalizadeh contre le harcèlement de rue sur les murs de l'Usine, dans le cadre du Festival les Créatives. Image: Magali Girardin



Le 12 novembre 2017, installation de posters tirés du projet « Stop telling women to smile » et réalisés par l'artiste américaine Tatyana Fazlalizadeh contre le harcèlement de rue sur les murs de l'Usine, dans le cadre du Festival les Créatives. Image: Magali Girardin



Le 12 novembre 2017, installation de posters tirés du projet « Stop telling women to smile » et réalisés par l'artiste américaine Tatyana Fazlalizadeh contre le harcèlement de rue sur les murs de l'Usine, dans le cadre du Festival les Créatives. Au premier plan, autoportrait de Tatyana. Image: Magali Girardin



Le 12 novembre 2017, installation de posters tirés du projet « Stop telling women to smile » et réalisés par l'artiste américaine Tatyana Fazlalizadeh contre le harcèlement de rue sur les murs de l'Usine, dans le cadre du Festival les Créatives. Image: Magali Girardin



Le 12 novembre 2017, installation de posters tirés du projet « Stop telling women to smile » et réalisés par l'artiste américaine Tatyana Fazlalizadeh contre le harcèlement de rue sur les murs de l'Usine, dans le cadre du Festival les Créatives. Image: Magali Girardin



Le projet « Stop telling women to smile » dans les rue de Paris. Image: DR



Le projet « Stop telling women to smile » dans les rue de Boston, ville de résidence de l'artiste. Image: DR

MLF SUR LES RAILS

Le *Monochrome Rose* de Pipilotti Rist, tram qui relie Bernex à Meyrin (GE), va balader l'exposition *Ligne 71-17* du collectif Les Indociles. L'idée? Faire réfléchir le public, et donc les usagers du tram, au chemin parcouru par le Mouvement de libération des femmes (MLF) genevois entre 1971 et 2017. Avec des affiches (ci-contre: Bécassine, Archives contestataires de Genève), des slogans et des photos pour marquer ces années de contestation. A voir jusqu'au 26 novembre, dans le cadre du festival 100% féminin Les Créatives. [FR]
Festival Les Créatives, Genève, jusqu'au 26 novembre, creatives.ch



Trois musiciennes au cœur de la scène genevoise

Danitsa, Melissa Kassab et Flèche Love jouent pour la 13e édition des Créatives, festival féministe. Les voici en interview

Fabrice Gottraux

Comment vous le dire autrement? Oui, le fait que les trois musiciennes que voici sont des femmes les distingue.

D'abord, et cela concerne également les hommes, c'est le constat d'une avant-garde qui s'épanouit au bout du lac. Danitsa, Flèche Love et Melissa Kassab en sont d'excellentes représentantes. Voilà trois voix puissantes qui charrient avec elles des univers musicaux bien particuliers. L'une, Danitsa, émerge de la matrice soul hip-hop reggae. L'autre, Flèche Love, donne à entendre un monde d'électronique entre ombre et lumière. Quant à Melissa Kassab, elle chante le folk et le blues sans autres tenues que ses émotions pures.

Mais il y a autre chose, qui tient à leur personnalité propre et se dévoile lorsqu'on part à leur rencontre pour les interroger sur leurs démarches artistiques. Danitsa, Flèche Love, Melissa Kassab se présentent à l'interview de manière étonnamment sincère, et entière. Sans faux-semblant, sans façade. C'en est même troublant. Comme s'il fallait, en tant que femme, donner tout ce que l'on a pour convaincre. Est-ce un cliché? «Mon univers», «ma personnalité», voilà des slogans que le marketing récupère sans vergogne pour les vider de leur sens. Or, les femmes que voici nous indiquent qu'elles possèdent réellement ces qualités.

Leurs rêves de musiques sont des délires propres au XXIe siècle, qu'elles vivent à grande vitesse, sans en perdre une miette. Flèche Love figure ce genre de mystique métissée qui émane de notre monde urbain. Échappant aux tentatives de la catégoriser, Melissa Kassab exprime plus que tout le quotidien d'une jeune personne cherchant son équilibre dans la cité. Enfin, Danitsa fait voir les ambitions d'une génération désireuse également de vivre de son art.

Toutes trois viennent de Genève et jouent à l'enseigne des Créatives, rendez-vous des «féminismes pluriels», 13e édition du 10 au 26 novembre. Festival dont

la thématique centrale - le féminisme comme nécessité pour un avenir meilleur - apparaît d'autant plus pertinente qu'elle fait écho à l'actualité.

Créatives, 13e édition

Le festival Les Créatives, consacré aux artistes femmes, dont la 13e édition se déroule du 10 au 26 novembre, se transforme. Lancée par Cyrille Schnyder-Masmejan, directrice du Service culturel d'Onex, la manifestation consolide son identité et étend sa géographie, visitant Berne et Bâle. À Genève, on retrouvera, parmi 19 lieux, La Gravière, point central du festival avec la salle communale d'Onex. Une nouvelle équipe contribue à cette impulsion: Dominique Rovini à la programmation musicale, Anne-Claire Adet pour les tables rondes, qui prennent du volume. Sujet: le féminisme aujourd'hui et dans l'histoire. De la pléthore de concerts, également de spectacles, on retient Shannon Wright, Mélissa Laveaux, Julia Holter, Casey, Marion Motin & la Cie Swaggers et les Genevoises Massicot, Licia Cherry et Patricia Tondreau.

Infos: lescreatives.ch



Danitsa, voix hip-hop traversée de reggae et de soul, campe cette figure féminine bondissant parmi les gaillards de la scène rap genevoise, imposant un univers hybride, nourri de ses mille et un personnages. NIKI.

Danitsa, de rap et de soul habillée

Si la musique est une entreprise, alors prenons-la à bras-le-corps pour nous l'approprier. C'est ce que nous dit en substance Danitsa, chanteuse au timbre polyvalent, capable de sonder les tranchées du dancehall, de faire sonner les rimes rap comme de lâcher ces traits chauds qui font le charme de la soul. On l'a découverte en compagnie de la Superwak Clique, cette équipée genevoise de rappers très funs. On se souvient de *Good Coffee*, avec Di-Meh, un carton mémorable parmi le maelström d'Internet. Cet automne, enfin, Danitsa livre son premier album, sur le label Evidence Music. À écouter sur la Toile dès le 24 novembre.

Parmi ses modèles, on reconnaîtra Lauryn Hill, bien sûr. «Hip-hop, je le suis en partie. Avec des influences ragga, électroniques aussi. Au final, c'est de la pop. C'est la réunion de tout ce que j'aime, l'influence de mon père, producteur de reggae, celle de ma mère, soul. Et celle des amis que je me suis faits en débarquant de Paris à Genève, qui écoutent autant de techno que d'electro.»

Faire de la musique la projection de ce qu'on aime, sans frontières ni chapelle. Voilà un modus operandi qu'on retrouve chez nombre de jeunes musiciens du bout du lac.

«J'ai décidé d'arrêter de me fermer.

«Danitsa est un personnage, elle doit porter des costumes. Le stylisme rencontre le design et la musique, tous les arts n'en formant plus qu'un»

Danitsa Musicienne hip-hop et soul

J'avais sorti plusieurs projets avec Little Lion Sound, puis seule pour

Breakfast, plus old school. Finalement, je préfère m'ouvrir à tous les styles. Poser ma voix sur de la techno, c'était un enjeu. Ça m'a éclatée.»

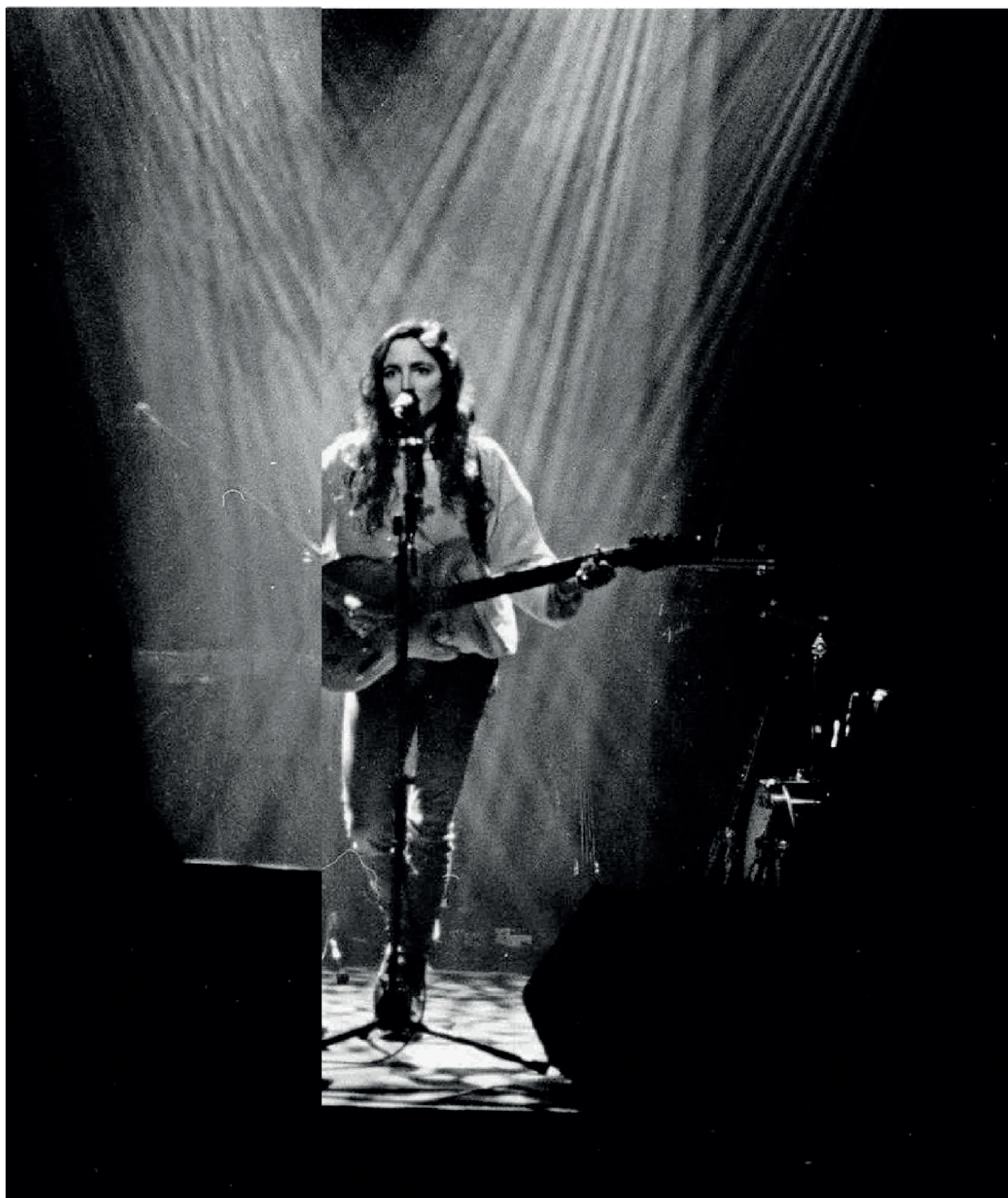
Danitsa, il faut voir son visage. Il y a une certaine dureté dans l'expression, qui soudain s'illumine. La soul? «Au public de décider si je suis soul ou pas. Question d'état d'esprit.»

Le sien propre, d'état d'esprit, quel est-il? Les mots tombent, sans équivoque: «Remise en question, liberté, affirmation.» Remise en question, parce que Danitsa, longtemps, ne savait pas où elle allait. Mais cette fois-ci, non. «C'est en ne choisissant pas un style mais tous les styles que je me suis affirmée, que j'ai osé le faire.» Sur scène, elle chante avec son petit frère, Pops, 16 ans, «backeur» comme on dit dans le milieu du rap, celui qui ajoute son grain de sel sur les fins de phrases.

«Travailler en famille me donne une force inouïe. En tant que femme, la scène m'effrayait, j'avais l'impression de me faire juger en permanence. Désormais, ce n'est plus le cas. Faire une fausse note? Pas grave! Ton sein déborde du décolleté? On s'en fout! Sois toi-même!»

L'opportunité d'une carrière musicale s'offre à Danitsa, qui entend bien la saisir. «Je suis complètement investie dans mon travail. Je fais serveuse à côté. J'ai entamé une formation marketing pour maîtriser la communication.» Pas le choix, dit-elle. Il faut prendre les devants. Clip et ligne de vêtement – des pulls pour commencer – l'esthétique n'est plus seulement dans le son. «Danitsa est un personnage, elle doit porter des costumes. Le stylisme rencontre le design et la musique, tous les arts n'en formant plus qu'un. C'est pour cela qu'on fait des clips.»

Danitsa Sa 25 nov., 20 h 30, salle communale d'Onex, avec Flèche Love et Muthoni Drummer Queen. Puis le 7 déc., 20 h, Usine, PTR



Melissa Kassab, chanteuse à guitare folk, blues, rock, donne à entendre des histoires personnelles, évocations de personnes et d'émotions bien réelles; les unes dans les autres», pour un résultat aussi brut que délicat. MEHDI BENKLER

Melissa Kassab vertige de l'intime

«**J**e n'invente rien. Pas de fiction. Ces chansons parlent d'expériences intimes. Et l'intime, c'est rien. On est tous pareils. On pourrait être tous à poil, là, maintenant, on en rigolerait deux secondes, puis on passerait à autre chose. L'intime, c'est une membrane, fine et transparente.» Foule afterwork au bar. Le brouhaha enfle à vue d'œil. Elle sourit. Ou serait-ce de la tristesse. Face à face avec Melissa Kassab, le temps ralentit. Raconter qui elle est? «Je pourrais évoquer mon travail dans une crèche. Ou raconter que je mets parfois des perruques!»

Une évidence, au fil de la rencontre: Melissa Kassab n'a pas de personnage, pas de costume – les postiches n'y changeront rien. Son chemin suit des voies complexes, mais purement personnelles. S'exposer à la presse, dit-elle, n'est pas un mince exercice: impossible de raconter l'entier de ce qui fait un individu à l'approche de la trentaine.

Faut-il raconter sa vie musicale? Ce violon récupéré chez une luthière carougeoise, puis la guitare, vers 15 ans. Trois accords, des reprises. Pêle-mêle, il y a eu dans ses oreilles le r'n'b des années 1990. Puis les disques des années 1920 et suite. «Aujourd'hui, plutôt les années 70. On

«L'intime, ce n'est rien. On est tous pareils. On pourrait être tous à poil, là, maintenant, on en rigolerait deux secondes, puis on passerait à autre chose»

Melissa Kassab Musicienne folk

change. On voit soudain la beauté

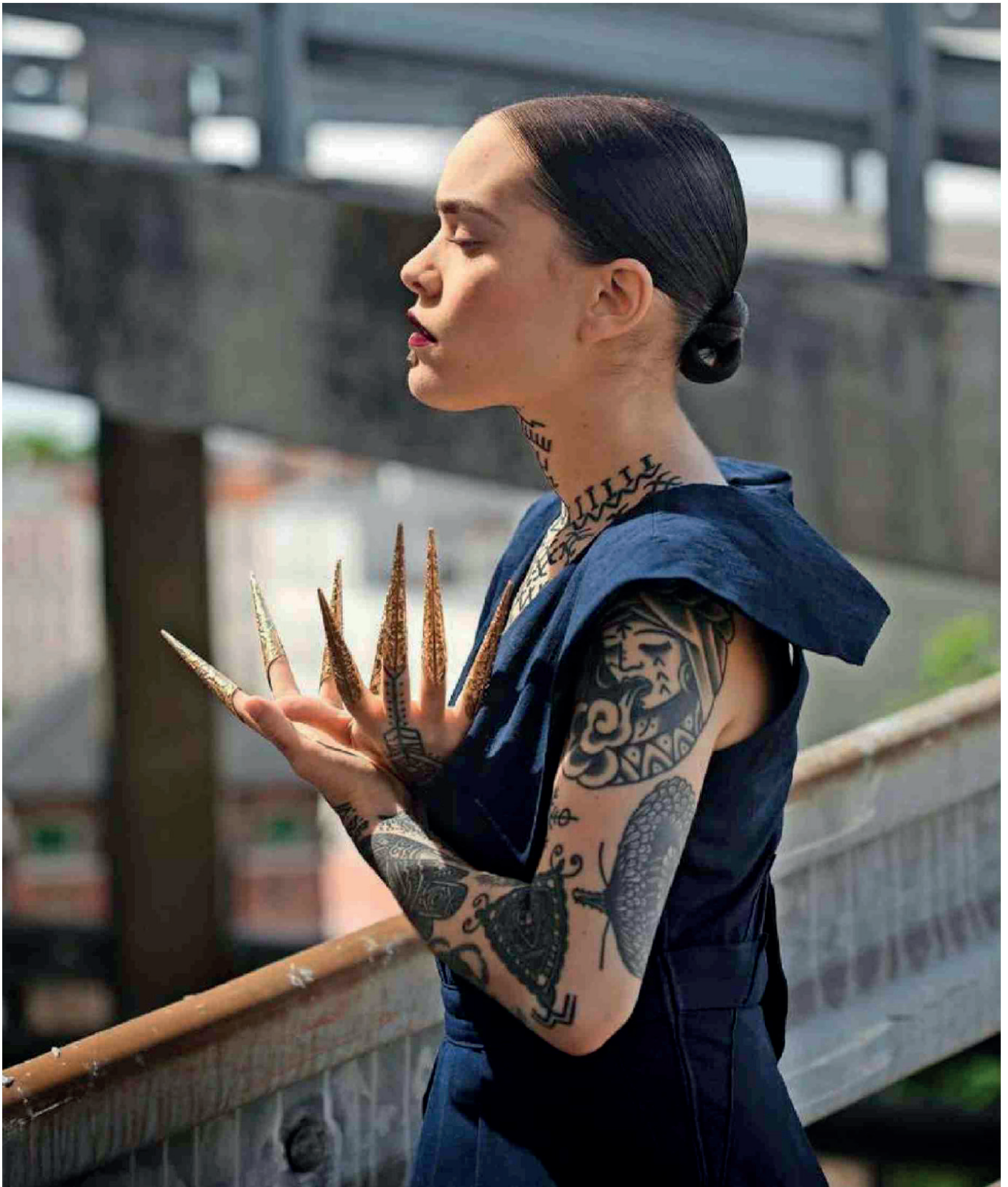
d'une chose qu'on trouvait moche. L'inverse aussi est vrai.»

Melissa Kassab paraît insaisissable. Pourtant, à Genève, elle est parfaitement présente. Le public lui en redemande. La fratrie du rock néosixties l'a adoptée. Son premier album, paru en mars, a été publié par un de ces labels qui fleurissent au bout du lac, Cheptel. Melissa Kassab l'a intitulé *Dog*. «Chien». «C'est un nom qu'on se donnait entre amis. C'est également l'idée qu'on peut dormir dans un coin de rue. Une vie de chien. Les arrière-cours des magasins de tapis sont très confortables.» Ici, à Genève?! «Non, ailleurs.» Et Melissa Kassab – pas un nom choisi, mais le patronyme de son père, Libanais – d'évoquer, sans emphase aucune, les lieux où elle a vécu. Nouvelle-Zélande, Londres, Berlin, États-Unis, ou encore Sri Lanka... «Je préfère voyager maintenant. Le confort, ce sera pour plus tard.» Une pause. «Aujourd'hui, je suis à la fois sûre de moi, de ce que je veux faire et, dans un même temps, pas du tout. Mais ne rien faire, ce n'est pas possible. Même si tu es assis sur un banc, même si tu dors.»

Stop. Melissa Kassab, on l'interviewe. On pourrait s'y perdre avec elle. Mais il y a la musique, et celle-ci est magnifique. *Maquelone Beach Dog*, *Summer's Over*, *Odessa Street*, folk, blues, rock. C'est une émotion intense que procure l'alliance guitare et voix, avec basse et batterie en arrière-plan. *Screwed Lamplight*, une ballade qu'on dira délicate, presque enfantine, dégage une sensualité énorme. «Parfois, je me sens comme un imposteur. Je ne joue pas si bien, ma voix n'est pas celle d'Aretha Franklin. Mais... c'est puissant, la musique. J'y crois. Cette une chose dans laquelle je suis sûre. Comment c'est arrivé et pourquoi? Je crois que j'ai fait ce que je voulais faire. Musique ou pas. Je suis ma règle du jeu.»

Epicentre, avec Mélissa Laveaux.

Melissa Kassab sa 18 nov, 20 h 30,



Flèche Love, Amina Cadelli de son vrai nom, musicienne polymorphe, jadis voix puissante et compositrice de Kadebostany, livre en solo des musiques taillées dans l'électronique et les harmonies vocales. ROBERTO GRECO

Flèche Love, le métissage dans la chair

C'est une voix renversante, sautant des graves aux aigus, vertige de sensations mêlant lyrisme et rap rauque. Trip-hop aux claviers ondoyants, électroniques métissées de flûte, de luth arabe, de percussions roulantes. Flèche Love. «Flesh», la chair, «Love», l'amour. Une personnalité qui compte parmi les figures majeures de la scène genevoise.

Flèche Love constitue en soi un métissage particulier. Elle a des bijoux au bout des doigts, des griffes dorées, qu'elle porte comme une parure devenue armure. Ses tatouages? Motifs berbères, comme en portait son arrière-grand-mère. Elle raconte: «Je voulais reprendre cette tradition, mais en choisissant moi-même ce que je veux porter, contrairement à ce que faisait l'ancienne génération. Ces tatouages sont des protections. En avoir un sur ma gorge fait sens. Parce que je chante. Et parce qu'en me séparant du groupe Kadebostany, on m'a interdit de parler, de dire que, moi aussi, j'étais compositrice.» Kadebostany. Pour le grand public, elle en était la signature vocale. Et rien d'autre. Injustice? C'est sur ce thème que la jeune femme interviendra lors d'une table ronde organisée par Les Créatives, pour évoquer l'invisibilisation du travail des fem-

«J'ai besoin des mythes, grecs, indiens ou japonais, pour ne pas devenir folle. Rester uniquement dans l'activisme me rendrait colérique»

Flèche Love Musicienne électronique

mes. «Je suis une activiste, pas seulement une musicienne.» Rien n'est fortuit, rien n'est gratuit, pour celle qu'on connaît au civil comme Amina Cadelli. On sait également les débats sur la réappropriation culturelle comme élément de la domination postcoloniale; la jeune femme, qui a étudié l'ethnologie à Neuchâtel, s'y intéresse de près. C'est le soufisme, qu'elle évoque dans le clip *Umusuna*, fruit d'une collaboration avec le musicien français Rone. Le titre vient du japonais, et les derviches qui tournent autour de la jeune femme, de Turquie. «Tout est question d'intention. Si l'on est touché par une culture autre que la sienne, on n'oublie pas qu'elle ne nous appartient pas et on la respecte.»

Les thématiques de ses chansons suivent deux axes: «C'est, d'une part, un engagement militant, qui me porte à parler des femmes oubliées, ainsi de Camille Claudel. Ou d'évoquer le harcèlement de rue et le viol.» L'autre volet de l'écriture concerne la spiritualité. «Lorsque j'ai écrit ces chansons, j'étais au fond du trou. Je me suis donné des mantras. Ça m'a fait du bien. Cette dimension spirituelle permet par ailleurs de ne pas tomber dans le pathos lorsque j'aborde des problématiques féministes. J'ai besoin des mythes, qu'ils soient grecs, indiens ou japonais, pour ne pas devenir folle. Rester uniquement dans l'activisme me rendrait colérique.»

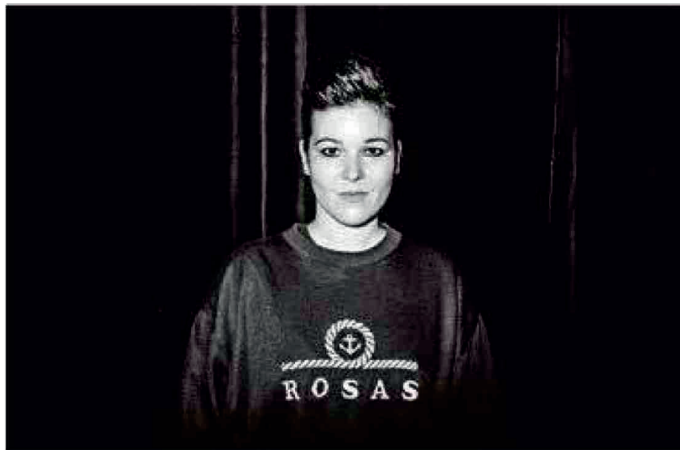
Rituel appelant la guérison, transe amenant à la communion, la musique de Flèche Love caresse une ambition des plus vastes. Aux Créatives, elle se produira sur scène en quatuor, avec percussions, batterie et synthétiseurs. Un premier album paraîtra au début de 2018.

Flèche Love sa 25 nov, 20 h 30, salle communale d'Onex, avec Danitsa et Muthoni Drummer Queen. Je 23 nov, 18 h 30, Manège d'Onex, table ronde «Féminisme et antiracisme dans les cultures urbaines».

Sandor, un comte d'hiver

MUSIQUE Dans la très belle programmation du festival Les Créatives qui s'ouvre ce soir à Genève, la Valaisanne Sandor présente sa pop aux brumes électriques. Si elle a jadis hésité à monter sur scène, l'artiste éblouit aujourd'hui par sa façon d'embrasser le réel en montrant les dents

ARNAUD ROBERT



Tout sidère chez cette Valaisanne qui a déjà conquis le monde. (OLIVIER DONNET)

Depuis le 19^e étage de son hôtel, à deux pas du parc du Mont-Royal, elle observe le visage de Leonard Cohen imprimé sur la façade d'en face. Petit matin montréalais, Sandor vient de se réveiller; la nuit a été longue, la nuit sera longue. Elle a chanté hier soir avec entre les mains sa guitare à tête coupée, une Hohner noire, la même que Bowie: «C'est mon oncle policier qui me l'a offerte quand j'ai commencé la musique. Il l'avait acquise à Delémont, lors d'une vente aux enchères.» Elle chantera ce soir encore, dans un festival francophone.

En quatre chansons publiées, Sandor a déjà conquis le monde. Sa pop de synthèse, ses satinés rugueux, cette façon d'embrasser le réel en montrant les dents, tout sidère chez cette Valaisanne qui sait chanter une notice explicative avec drame.

Une des meilleures chansons suisses

Comme ce jour où elle se trouve chez elle. A l'époque, elle écrit des chansons comme des journaux

La poésie de Sandor n'est jamais démonstrative, elle est de l'ordre du tango digital

peur, Duciel construit des scénarios évolutifs, des tensions irrésolues. Ce n'est pas seulement la dark wave, la technologie au service du froid, mais la brume électrique d'une dernière danse.

Une âme de crooner

intimes sans aucune vocation à les entonner ailleurs que devant ses proches; elle est d'une timidité vertigineuse. Le texte parle d'un amour tordu, d'un faux coup de foudre. Sandor aperçoit sur son bureau un produit de nettoyage sur lequel il est indiqué: «En cas de contact avec les yeux, rincer à l'eau.» Elle prend note, scrupuleusement. Il y a dans l'urgence hygiéniste quelque chose qui entérine la rupture.

«Je n'aime pas appuyer le lyrisme. Je n'aime pas les coquetteries. Je cherche la crudité dans mes textes.» La chanson qui est née, «Rincer à l'eau», arrangée par Maxime Steiner, n'est pas seulement un modèle de distance concernée, une vague de beauté froide, elle est l'une des

meilleures chansons suisses que l'on connaisse.

Sandor s'appelle Virginie. Elle porte le nom d'une comtesse hongroise qui se faisait passer pour un comte. Elle-même est un crooner, mais aussi une pin-up de paillettes et de brushing laqué. «Dans ma vie, je ne me suis jamais privée

La poésie de Sandor n'est jamais démonstrative, elle est de l'ordre du tango digital. Le jeu de la séduction à l'heure de la pluie. Les climats qu'elle invoque

hantent si longtemps que quatre chansons, à cet instant, lui suffisent pour durer.

«On va sortir l'album en 2018, je suis impatiente mais on peut attendre encore.» Elle a attendu si longtemps avant de surgir, Sandor, qu'elle ne ressent plus aucune précipitation. *Les Inrockuptibles* ont parlé d'elle. Les Transmusicales de Rennes, le Botanique de Bruxelles l'ont programmée et, bientôt, Eurosonic. Sandor pour l'heure

des privilèges des garçons. Je voulais jouer au football, j'y jouais.»

Une aura douce et chaude

Elle se produit dans un festival de femmes, Les Créatives: «J'aimerais surtout que les femmes n'aient plus peur de se lancer en musique. Je n'ai jamais, dans ma jeune carrière, été confrontée à des affronts sexistes. Prenons l'espace!» Elle dit cela d'une petite voix riieuse, discrète et déterminée. Sandor a grandi entre le val d'Anniviers et Sion. Elle a longtemps hésité avant de prendre la scène, de chanter l'intime avec les outils du numérique.

Sur scène, tout semble limpide. Avec son arrangeur et producteur Jérémie Duciel, avec sa claviériste Noémie Mendez, elle contredit la clarté glacée des émotions; il y a

autour d'elle une aura douce et chaude, une narration presque cinématographique, le film noir des identités modernes. Elle chante les mots du sexe, de la tor-

enseigne encore à des enfants de 8 à 10 ans qui lui permettent de voir que la nuit à un envers: «J'aime enseigner, ça aussi, c'est un peu faire le crooner.»

On aimerait lui parler encore de cette nuit où elle était à Paléo, où sa coiffure montée l'empêchait d'enfiler un casque, on aimerait lui dire qu'elle est une sorte de Dietrich en costard, la mélancolie et la grâce. Elle doit prendre l'ascenseur. Certainement vers le haut. ■

Sandor, 17 novembre à 21h30. Usine à gaz, Nyon. Festival Les Créatives, du 10 au 26 novembre. www.lescreatives.ch, www.sandormusic.com

Ouverture en musique des Créatives vendredi à Genève. Une «nuit à La Havane» pour brasser les rythmes afro-cubains, hip-hop et dancehall

Vibrations noires de La Dame blanche

ÉLISABETH STOUDMANN



Yaite Ramos Rodriguez, alias La Dame blanche, met à profit la liberté de ton du rap. GRÉGOIRE BOUQUET

Musique ► Son père, le tromboniste Jesus 'Aguaje' Ramos, dirige l'orchestre Buena Vista Club. Son oncle, Mario Mayito Rivera, est l'un des artistes les plus populaires de Cuba, le chanteur de Los Van Van. «Beaucoup de mes cousins et de mes oncles sont également musiciens, ajoute Yaite Ramos Rodriguez, alias La Dame Blanche, qui lance le festival Les Créatives vendredi soir à la Gravière. Il y a toujours eu une sorte

de compétition: qui était le meilleur de ceci ou de cela? Qui atteignait la note la plus aigüe? Qui faisait la phrase la plus compliquée?» Elle a passé son enfance dans un milieu au sein duquel la musique réglait tous les problèmes et accompagnait tous les moments heureux.

Arrivée à Paris à l'aube des années 2000, Yaite Ramos Rodriguez s'immerge rapidement dans la scène latino parisienne, alors fé-

conde. C'est l'époque des grands orchestres: Mambomania, dont la mission était de faire revivre les soirées latino de l'Amérique des années 1940 et 1950, l'orchestre du vétéran Alfredo Rodriguez, ou celui de Sergent Garcia et son mélange de reggae et de salsa. Yaite Ramos Rodriguez officiera d'ailleurs longtemps aux côtés de ce dernier en qualité de percussionniste, flûtiste et choriste.

Liberté de parole

Les temps ont changé. Aujourd'hui Yaite Ramos Rodriguez a délaissé les grandes formations. Elle s'appelle désormais La Dame Blanche et officie dans les soirées, de préférence tard, à la tête d'un sound-system composé d'un DJ et d'un batteur. Elle chante et rappe. «Je suis et je reste une musicienne, mais je m'adapte au contexte actuel. Et je n'ai pas dit mon dernier mot! J'ai commencé par marcher doucement, mais ma nature va me rattraper et bientôt je vais me mettre à courir», explique-t-elle de sa voix douce et un peu lasse en ce lundi matin de novembre dans son domicile parisien, de retour d'une série de concerts en Europe.

Yaite Ramos Rodriguez l'assure, elle adore les musiques urbaines, en particulier le hip hop. «Etant issue de ce milieu où tout tient dans la performance, le hip hop m'a plu parce qu'il met en avant le message plutôt que la prouesse. Il y a une

liberté de parole, une franchise. Et puis, c'est fou le nombre de mots qu'on peut mettre dans un rap!» Le véhicule idéal pour celle qui aime raconter les histoires du quotidien, les injustices où les situations qui l'interpellent à chaque coin de rue. Sur son deuxième album, simplement intitulé 2, elle s'est entourée de la crème de la scène latino moderne de Paris, dont Philippe Cohen Solal de Gotan Project et surtout son fidèle complice DJ et producteur de l'album, Babylotion, qui traduit sur ses machines toutes les musiques qu'elle a en tête.

Un personnage légendaire en gage de créativité

Quant à son drôle de nom, La Dame blanche, il est né d'une plaisanterie. «J'étais dans les loges d'une salle parisienne avec El Hijo de la Cumbia et Flavia Coelho et je parlais du projet que je voulais lancer. Quelqu'un m'a dit «et ça va s'appeler comment: la Dame blanche?» Vu la couleur de

ma peau, tout le monde a éclaté de rire. Mais ensuite, j'ai eu envie de m'approprier cette blague et ce personnage. La Dame blanche est cet esprit qui hante les rues en annonçant les mauvaises nouvelles. Je suis La Dame blanche, mais j'apporte une autre vision. J'écris les choses qui me viennent du fond du cœur et je les dis. Ça me va bien. Et puis, ce nom me permettait aussi d'adresser un clin d'œil à mes racines afro-cubaines.»

Sur scène, La Dame Blanche fume le cigare, passant du rap au chant selon son humeur et celle du public. Chez elle tout est question de *feeling* et de créativité. Une ouverture musicale idéale pour un festival comme Les Créatives. |

«A Night in La Habana» avec La Nefera (CH-République dominicaine) et Pekodjinn/Zalvi/Lazzylife du collectif Ozadya (CH), ve 10 novembre dès 23h à la Gravière, Genève. www.lescreatives.ch

Mélissa Laveaux, rock d'Haïti aux Créatives

Festival

Superbe soirée, samedi à l'Épicentre, pour la 13e édition du festival, qui regorge de saveurs

Jamais, en treize éditions, le festival Les Créatives n'avait suscité pareil engouement de la part des médias régionaux, relevant aussi bien la qualité de la programmation musicale que l'urgence des thèmes défendus par la manifestation, toute entière portée sur les questions féministes. Depuis une semaine, il y eut ainsi des expos - sur les murs de l'Usine, dans le tram rose de la ligne 14. Des tables rondes également, notamment sur l'histoire des luttes féministes à Genève, jeudi dernier au Spoutnik. Et des concerts. C'était, samedi encore à l'Épicentre de Colonge-Bellerive, l'incroyable prestation de la canadienne d'origine haïtienne Mélissa Laveaux, précédée par la Genevoise d'origine libanaise Melissa Kassab.

Aux métissages de chacune répondent les hybridations musicales. Et le rock, avec ses traits au couteau, fait office de médium privilégié. Melissa Kassab d'abord, dont la voix à la fois tendre et feulante sert un chansonnier de ballades en clair-obscur, relevé d'une guitare assez rustique pour contraster avec le velours du timbre. Kassab, épaulée par un duo basse batterie, filait

ainsi d'un charmant coton entre blues et folk doucement encombrés de pop vintage. N'y voyez pas de mal alors, si, au détour d'une rencontre presque fortuite - le trio a répété ensemble pour la première fois la veille - la jeune femme a cru bon y rajouter de petits chœurs encore trop verts pour parvenir correctement à l'audience. Mais l'essentiel était là, d'une saveur en pleine éclosion et d'une spontanéité captivante.

Forte en gueule et en thème, Mélissa Laveaux se présentait en trio elle aussi, avec basse et batterie, jouant de sa six cordes comme d'une kalimba crissante ou d'un luth brinquebalant. Superbe guitariste, qui jette des traits rapides

évoquant ici le rock'n'roll ou là les mélodies syncopées d'Haïti. Laveaux, c'est du feutre dans le chant, une manière de trompette magnifique.

Et la chanteuse est également conteuse, qui livre entre les morceaux, issus du répertoire populaire de son île, le sens caché des mots. Refrains de rébellion, figures du vaudou, mots dégorgeant d'humour, moqueur ou philosophe, hâbleur et savoureux. Et la basse pulse comme un beat new wave, et la guitare prend des accents de punk, tandis que la batterie roule le tempo dans un fascinant entre-deux culturel. Si Haïti, rappelle la chanteuse, est en soi hybride, la musique de Mélissa Laveaux, qui lâche aujourd'hui ses propres compositions pop folk pour visiter son pays d'origine, a pris une direction qui lui convient à la perfection, et offre des sonorités aussi magnifiques qu'originales. **Fabrice Gottraux**



Mélissa Laveaux sur la scène de l'Épicentre, samedi. GEORGES CABRERA

Musicales et militantes, Les Créatives cartonnent

Critique

Avec 8500 spectateurs, la fréquentation du festival est en hausse. Retour sur la soirée de clôture de samedi qui fut un concentré de cette manifestation «Genève, capitale du féminisme et des droits des femmes.» Pas de demi-mesure pour les organisatrices des Créatives. Au sortir d'une 13e édition des plus séduisantes il est vrai, programmée par une nouvelle équipe constituée de Dominique Rovini pour la musique et Anne-Claire Adet pour les débats, le bilan ne souffre aucune hésitation: cette édition du renouveau est une réussite. Ainsi le festival fait-il état, selon le communiqué final, d'un «féminisme nouvelle génération». Ce qui constitue en soi une excellente nouvelle. Et du point de vue comptable? Également un succès, Les Créatives relevant «une fréquentation en très forte hausse»: 8500 spectateurs du 10 au 26 novembre dans une vingtaine de lieux du canton principalement. C'est, en effet, mieux que les 7000 visiteurs de 2016.

Mais l'essentiel, à notre avis, tient dans le caractère de la manifestation. Le festival a ceci de pertinent qu'il a su se faire l'écho de l'urgence des débats sur les problématiques liées à la place des femmes dans notre société, sans mettre de côté la teneur culturelle de son affiche. Aux Créatives, on est allé se gaver de musique, tout en prenant acte des revendications féministes. Chose prégnante aussi bien parmi

le public que sur scène, qu'il s'agisse des concerts ou des tables rondes d'aspect militant.

La soirée de clôture, samedi 25 novembre, concentrait tout cela. À 18 h d'abord, dans le cadre intimiste du Manège d'Onex, quatre femmes y allaient de leurs témoignages sur non seulement la place des femmes en France, mais aussi le statut des Noirs, ces «Afro-péens» victimes du racisme de la majorité blanche. Où l'on retrouve Casey, rappeuse flamboyante, tête de pioche sublime, qui balance de telles évidences: «D'avoir tant incarné LE danger pour les Blancs, on oublie que les Noirs aussi peuvent avoir peur de se retrouver seuls parmi les Blancs...»

À deux pas de là, une nuit de concerts s'amenait dans la salle communale d'Onex. Avec Danitsa en entrée, chanteuse soul hip-hop dé-

bordant d'énergie. Puis sa consœur Flèche Love, ex-Kadebostany, alternant chantrauque et rap tranché sur un accompagnement de basses et d'orgues vrombissant. Rythmes lourds, relevés de notes cristallines, de caresses étranges: entre Orient et Occident, la chanteuse ondule dans une longue robe de sorcière, ses bras nus menant la danse. En anglais, parfois en français, Flèche Love invoque des figures passées, telle Camille Claudel, pour les ramener au présent, lançant le refrain de *Sisters* en guise d'hymne à la solidarité féminine, puis *Hallelujah* pour évoquer les migrants. Étrange Flèche Love, dont la violence sourde des assemblages électroniques, contrastée par la profondeur du timbre et la force des mots, évoque les fureurs du punk synthétique incarné jadis par Suicide. Ce qui convainc alors, ce n'est point tant la beauté du geste, jamais évidente, ni facile, que l'intention, entière, d'une jeune femme produisant sa musique, avec ses paroles, même déroutantes. Une figure à suivre. **Fabrice Gottraux**

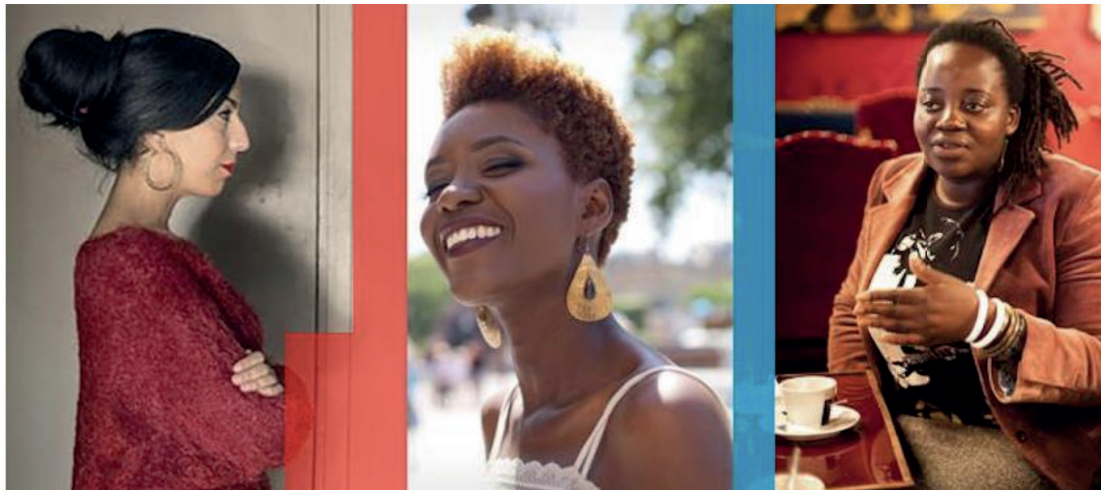


La chanteuse genevoise Danitsa, samedi 25 novembre à la salle communale d'Onex pour Les Créatives. STEEVE IJUNCKER-GOMEZ

L'époustouflante programmation du festival 100 % féminin Les Créatives

by [Emmanuelle Fournier-Lorentz](#) | 3 months ago

Du 10 au 26 novembre prochain, de Genève à Berne, le festival Les Créatives proposera tables rondes et concerts. Au programme, uniquement des artistes femmes et une revendication féministe.



La romancière Faïza Guène, la journaliste et militante Rokhaya Diallo, et la metteuse en scène Eva Doumbia. (© Festival Les Créatives)

De l'audace, le festival [Les Créatives](#) n'en manque pas. Créé en 2005 à Onex, il ne programme que des artistes féminines qui s'engagent pour les droits des femmes. Cette année, pour la 13^e édition, la thématique s'enrichit. En sus des 36 concerts proposés, on y trouvera de nombreuses tables rondes autour du féminisme, de la multiculturalité et du militantisme, la réflexion et le débat faisant autant partie de la programmation que la musique.

Derrière Les Créatives, il y a deux femmes : Anne-Claire Adet, qui a organisé les tables rondes, expositions et rencontres, et Dominique Rovini, qui s'est occupée de la partie musicale. Voici pourquoi ce festival très éclectique invite [la romancière française Lola Lafon](#) (le 26 novembre, à l'église Saint-Germain, à Genève) ainsi que [la rappeuse valaisanne KT Gorique](#) (le 24 novembre, à La Gravière, à Genève).

Du côté des débats, soulignons [la discussion entre Aude Seigne et Catherine Safonoff](#), qui questionneront leur place de femmes en tant qu'autrices. La table ronde "[Féminisme et antiracisme dans les cultures urbaines](#)" accueillera du beau monde : la musicienne [Flèche Love](#), la documentariste [Keira Maameri](#), la romancière [Faïza Guène](#) et la fondatrice de [Madame Rap](#), Éloïse Bouton.

[Ligne 71-17, une exposition visuelle et sonore](#) autour du MLF (Mouvement de libération des femmes) proposé par le collectif Les Indociles, s'annonce également intéressante. Dans un tram des TPG (Transports publics genevois), le collectif retracera l'histoire du mouvement, de 1971 à aujourd'hui.

Quant aux concerts, il est compliqué de n'en citer que quelques-uns vu le nombre de pépites. Notons déjà celui de [Casey](#), diamant brut et radical du rap français, rare sur scène et pourtant jubilatoire. Elle fera probablement exploser La Gravière le 24 novembre. Mais le festival a également programmé la Californienne [Julia Holter](#), la céleste [Juliette Armanet](#), la chanteuse folk [Mélissa Laveaux](#), originaire d'Haïti, ou encore la Cap-Verdienne [Elida Almeida](#). Et tant d'autres... La programmation est tout bonnement impressionnante.

Le festival [Les Créatives](#) aura lieu du 10 au 26 novembre à Genève, Nyon, Morges, Lausanne, Berne et Bâle.

Le monde balance **#metoo**, les femmes font swinguer Les Créatives

● Depuis l'affaire Weinstein, combien de femmes, des hommes également, ont témoigné des agressions et du harcèlement sexuel? Le monde anglophone a choisi le hashtag MeToo, «moi aussi»; les francophones ont opté pour #balancetonporc. Est-ce la seule raison pour laquelle le débat sur le statut des femmes dans notre société occidentale prenait une ampleur inédite? Non, car si cet événement a contribué à réveiller les esprits, maintes initiatives

féministes - sur l'égalité salariale, sur la représentativité des femmes notamment - ont pris une force inédite ces dernières années. À Genève, une manifestation s'est fait le relais sans équivalent d'une actualité qu'il fallait porter en urgence: ce sont Les Créatives, festival des «féministes plurielles», dont la 13e édition, en novembre, a reçu un important écho, et du public et des médias. Avec ses concerts de haut vol, affiche uniquement féminine mais aussi militante -

par le biais d'interventions dans le tram 14, sur les murs de l'Usine, et des tables rondes sur la transformation des luttes féministes, sur le racisme encore -, l'événement culturel a connu une fréquentation en hausse. Fondées par Cyrille Schnyder-Masmejean, qui passe aujourd'hui la main à une jeune équipe, Les Créatives ont accueilli en 2017 notamment Casey, Shannon Wright, Julia Holter et Flèche Love.

Fabrice Gottraux